

# MEMORIAL BRUNO TRICOIRE

## MEMORIAL A PLUSIEURS VOIX

Au terme d'une longue maladie, notre ami Bruno TRICOIRE est décédé à Nantes le 30 Avril 2018. Il avait 71 ans. Riche d'une exceptionnelle expérience dans le champ du travail social et dans celui de formateur d'intervenant et d'acteur-chercheur auprès d'institutions socio-éducatives, il fut dès nos premières rencontres dans les années 1980, le 'praticien réfléchissant', attentif à transformer son expérience en science avec conscience, éclairant par réflexion l'intelligence de ses actions au cœur de ces '*missions impossibles*' que nos sociétés, se voulant solidarisantes, appellent '*le travail social*'.

Vaut-il mieux alors se résigner à l'impossibilité de ces missions telles qu'on nous les définit, et baisser les bras ? Ou s'interroger sur « *le Réalisme du Possible* » : autre mission, sans cesse évolutive, mais parfois possible et même fort plausible. N'est ce pas ce que Bruno Tricoire nous invitait à méditer sous ce titre lors de nos échanges à la Rencontre « *Agir et Penser en Complexité, Témoignage de mises en actes* » du 22 mars 2011 ? (p 295).

Puisse ce Mémorial à plusieurs voix nous aider à garder traces de son témoignage et à développer, '*aux confins de l'indécidable, ... cet exercice instable et éprouvant du compromis, ... par la pratique d'articulation entre fins et moyens, , dire et faire, identité et altérité ... des 'figures' issues d'une longue expérience.* (La Médiation Sociale : le Génie du Tiers).

## SOMMAIRE

« Bruno TRICOIRE, *LE GENIE DU « TIERS »* ».

Par Jean-Louis LE MOIGNE

« A NOTRE ORFEVRE DU FAIRE AVEC L'IMPOSSIBLE ».

Par André ROBERT

« Bruno TRICOIRE, *SA RENCONTRE AVEC YVES BAREL A ETE DECISIVE* »

Par Daniel PAPINEAU

« BRUNO NOUS A TOUJOURS ACCOMPAGNES »

Par l'Association « INTERMEDIATIONS » de Saint-Nazaire

« BRUNO TRICOIRE : PENSER AUTREMENT »

par Marie-José AVENIER

« BRUNO TRICOIRE, *POUR MOI COMME UN PHARE* »

Par Bruno TARDIEU,

\*\_\*\_\*\_\*\_\*

**Remerciements :** Avec l'équipe d'animation du *Réseau Intelligence de la Complexité – MCX-APC*, je souhaite exprimer toute notre gratitude aux témoins qui, par leurs contributions directes et indirectes ont permis la réalisation de ce MEMORIAL BRUNO TRICOIRE à plusieurs Voix. Je remercie en particulier Madame Corine TRICOIRE qui nous a permis d'associer plusieurs amis nantais de Bruno à cette initiative qui tient du projet autant que du souvenir. Nous continuons, Chemin Faisant. JL Le Moigne,

Bruno TRICOIRE,  
*LE GENIE DU « TIERS ».*

Par Jean-Louis LE MOIGNE

Aurai-je rencontré dans les années 80 ce ‘Génie du Tiers’ qu’était Bruno Tricoire sans la médiation du « Génie du Paradoxe » qu’était Yves Barel l’auteur de ‘*Le Paradoxe et le Système*’ publié en 1979 ? Aurai-je osé accepter de parler de modélisation systémique et d’épistémologie de l’interdisciplinarité à un auditoire de travailleurs sociaux, dont je savais que j’avais d’abord beaucoup à apprendre : mes quelques années d’expérience de cadre en entreprise m’incitait à beaucoup d’humilité : Je n’osais m’avouer ma honte lorsque je devais demander à l’assistante sociale de résoudre pour moi un ‘problème insoluble’ posé par un employé soudain défaillant car, m’assurait-on, il avait de sérieuses difficultés familiales.

C’est pour cela que je n’avais pas donné suite à une demande alors imprécise transmise par les instituts de formation dans les champs du travail social. Mais quelques jours après je recevais un appel d’Yves BAREL (en 1985 ~) avec lequel je sympathisais beaucoup depuis que j’avais découvert ses premiers travaux en ‘systemique’ (le mot était rare en 1970-75) dès 1973 et avec qui j’échangeai volontiers. Cet appel d’Yves Barel avait pour but de me convaincre d’accepter cette intervention à Nantes : « Vous serez très intéressé je vous l’assure ». Je ne pouvais refuser et quelques semaines après, j’arrivais à Nantes, accueilli par Bruno Tricoire.

Vous le devinez, le ‘contact’ fut d’autant plus facile que Bruno connaissait bien nombre de mes travaux sur les thèmes de épistémologie de l’interdisciplinarité et par là de la modélisation systémique se différenciant de l’analytique ‘systems analysis’. Il m’incita, sous une forme parfois un peu bourrue, à une discussion questionnante judicieusement critique et constructive, très enrichissante pour moi. Elle était argumentée à la fois par ses réflexions sur ses expériences ‘de terrain’ et par sa solide culture trans – disciplinaire, anthropologique et épistémologique. (Les références - biblio de ses livres en témoignent). J’eus tôt fait alors de l’inviter à embarquer dans l’aventure de la constitution puis du développement du ‘*Programme européen Modélisation de la Complexité*’ qui se formait à la fin des années 80 (à partir du Groupe de Recherche Université –CNRS que j’animais) , Programme qui prenait corps alors, et qui prit son vol autonome après mon départ en retraite en 1997, en s’intitulant ‘*Réseau Intelligence de la Complexité MCX APC*’

C’est au fil de ces échanges, avant et à après la rencontre avec les ‘professionnels de l’intermédiation et travail social’ qui se rassemblaient régulièrement autour de Bruno pour échanger à partir de leurs expériences, que je pris conscience de l’attention complice qu’il consacrait à l’œuvre et à la pensée d’Yves Barel. Dès la parution de ‘*La Reproduction sociale, Systèmes vivants, invariance et changement*’ (1973), il s’appropria le concept de ‘stratégie double’ qui deviendra ‘la stratégie du paradoxe’ et ‘la stratégie de la godille’. Bruno s’était très aisément approprié ‘*le bon usage du paradoxe dans la pensée et la pratique sociale*’ et il savait trouver les formules et les récits de ses propres expériences pour aider les intervenants en situation d’intermédiations à identifier le dilemme de leur situation : *son ‘expertise’ lui commande d’interroger le processus, sa responsabilité de faire acte du résultat de ce processus* (‘Le génie du Tiers’, p 22). Comment évaluer **à la fois** le processus et le résultat en sachant qu’il est d’avance dépassé par les événements ? : « *La question de la médiation dévoile un univers de complexité ... ; loin de constituer des handicaps, les dilemmes de l’action des métiers impossibles deviennent des conditions du sens et des possibles* ».

Faut –il confesser mon émotion ? A l’époque, confortée par mes échanges si enrichissant avec Yves Barel au fil des années 70, puis en découvrant son « *Le paradoxe et le système* » (1979), j’étais prêt à entendre volontiers ce propos, mais je le savais tenu pour provocant par le plupart de mes auditoires d’alors : C’est ainsi que je pris conscience du lien de médiation

qu'avait su assurer Yves Barel en me reliant à ce 'praticien réfléchissant', Bruno Tricoire animé à la fois par '*la passion d'agir et de faire pour comprendre et de comprendre pour faire*'.- Je retiens volontiers ce viatique attribuée à cet autre praticien réfléchissant qu'était Léonard de Vinci (présenté par P Valéry achevant la lecture des *Carnets de Léonard*, Vues, , p 228).

Car le praticien qu'il était, riche d'expériences multiples qu'il savait narrer pour illustrer son propos, était aussi un lecteur pensif de penseurs contemporains (anthropologie au sens large, pour l'essentiel), lectures qui témoignaient de son attention aux contextes de ses réflexions dans et pour l'action, lui permettant de se proposer des *changements de points de vue sur ses propres point de vues*. (J'emprunte la formule à E Morin, 1977, p.179)

Ce qui l'animait était ici la tension qu'il observait alors entre les 'pratiques réglementaires' dont disposaient les praticiens et '*l'insupportable légèreté*' épistémologique des supports théoriques et conceptuels de facture universitaire très 'disciplinés' dont disposaient les praticiens 'sur le terrain' pour éclairer leur action, (interdisciplinaire par construction). Il évoquait alors la répartie de ce professeur de philosophie « *au moment quasi sacré de la soutenance de mémoires, demandant abruptement aux candidats : « Y a-t-il une théorie du travail social ? en stigmatisant alors les 'syncrétismes inter-disciplinaires' que les praticiens tentaient de proposer en tâtonnant, prudemment ? « La tâche du professeur n'est pas de faire, mais seulement d'enseigner la théorie qui doit permettre de faire », assurait-il !*

J'entendais et entends toujours très bien cette interpellation adressée à tous les systèmes d'enseignement, trop inattentifs au fait que le processus de formation des connaissances se forme dans et par l'action ; Il n'est pas définitivement établi et attaché dans quelque 'Arbre de connaissance appelé 'Encyclopédie de Tous les Savoirs' que les enseignants ont à transmettre. Depuis que le 'Paradoxe du Ménon' est identifié, n'est on pas tenté de le reconsidérer par le jeu de quelque 'stratégie de la godille' en modifiant le point de vue : « *Considérer la connaissance comme un processus plus que comme un état* », un 'savoir', fini. (J Piaget, 1970, p 9). Changement de point de vue qui ouvre explicitement l'accès à la compréhension de l'interaction épistémologique constitutive de l'action et de la réflexion, et qui appelle un exercice permanent de *critique épistémologique interne*. (J Piaget, 1967, p.61)

Les interpellations de Bruno sur cette légitimation et les interprétations *des connaissances -processus* ont contribué peu à peu à inciter les praticiens réfléchissant que collectivement nous voulons devenir à accumuler nos « *témoignages de mise en acte* » en montrant la faisabilité du 'renversement symboliquement du sablier' de la communication citoyenne des connaissances, du UP des universitaires au DOWN des praticiens ». Image trop sommaire bien sûr, mais puisqu'on ne change pas la culture des enseignants et chercheurs par décret, peut - être y arrivera t'on par l'accumulation des témoignages des praticiens réfléchissant ? : Ceux ci ne deviennent-ils pas de plus en plus soucieux du décalage entre leur culture initiale leur forgeant une culture d'application des formalismes de la *compréhension de la complication*, alors qu'ils ressentent de plus en plus la nécessité de se forger quelques modes *d'intelligibilité de la complexité* : Bruno se servait volontiers de cette formule qu'il caractérisera en quelques lignes en 2002 dans la brève conclusion de sa contribution au recueil '*Agir et Penser en complexité, témoignage de mises en actes*' (p 305)

Puisqu'il faut interrompre ici l'évocation des traces que, par sa vie et son œuvre, Bruno Tricoire laisse à l'œuvre commune laquelle il su contribuer, je voudrais évoquer sa volonté réfléchie de 'Ne pas résigner' alors que nous sommes souvent tentés de seulement 'Nous indigner'. Ne pas se résigner, ce sera le thème de son témoignage (publié dans cet ouvrage collectif), témoignage au titre provoquant et pourtant si réfléchi et argumenté dès qu'on entre dans son œuvre : « **Le Réalisme du Possible** ».

Jean Louis Le MOIGNE

## A NOTRE ORFEVRE DU FAIRE AVEC L'IMPOSSIBLE.

Par André ROBERT

Ce projet de mémorial m'offre une formidable opportunité de témoigner de l'imposante contribution « obstinée et rigoureuse » de Bruno Tricoire en tant que formateur et intervenant dans le champ médico-socio-éducatif à la médiation sociale.

Il a formé et accompagné les travailleurs médico-sociaux aux prises avec bien des dilemmes professionnels et institutionnels. Leurs employeurs, à savoir les administrations et les associations, leur commandaient, et leur enjoignent encore, de rendre opérationnel auprès des citoyens en souffrance sociale leurs dispositifs à solutions conçus et multipliés par les Pouvoirs publics. Chaque texte paru au Journal officiel se révèle toujours muet à propos de l'approche du citoyen « ciblé ». Lorsque cette question relationnelle était posée par les travailleurs médico-sociaux aux autorités du jour, la réponse, toujours la même, les invitait tout simplement à « faire médiation » entre les administratifs et les « individus entrant dans les critères »...

Cette notion de « médiation » servie à toutes les sauces dissimulerait-elle une négligence ? N'était-ce pas l'occultation de la rencontre elle-même qui serait culturellement délaissée ? L'altérité du tiers impliquant la non-maîtrise était-elle évacuée au nom de l'objectivation des problèmes et de la rationalisation des réponses ?

Pourtant la médiation classique implique par elle-même une part de renoncement à la toute-puissance techno-scientifique. L'« expert/médiateur » est « dépendant » des décisions des deux parties en conflit. La puissance de cet expert (celui qui sait) ne se limite-t-elle pas à tendre vers une posture de neutralité pour créer les conditions d'une « relation » apaisée et négociatrice entre les parties ? En effet, cet expert est contraint de soumettre à la négociation qui lui échappe, les problèmes même si ceux-ci sont définis, identifiés, objectivés en vue d'un compromis consensuel dont la finalité commune est un accord. Bruno classe cette intervention « réconciliatrice » dans le champ positiviste de l'« expertise contradictoire » qu'il dénomme la « médiation du premier ordre » (cf. La médiation sociale : le génie du « tiers »).

Par ailleurs, du fait de la réalité des rapports sociaux, les administratifs ne peuvent être en situation de reconnaissance des travailleurs médico-sociaux comme médiateurs. Les décideurs appliquent les codifications des textes officiels et les « informateurs » médico-sociaux sont asservis à guider les futurs bénéficiaires vers les administrations ou bien à inscrire leurs réponses sur le formulaire de circonstance.

Lorsque les travailleurs médico-sociaux, quelles que soient leurs missions institutionnelles et professionnelles, accueillent, orientent et guident les citoyens en souffrance sociale, qui sont toujours en position individuelle et de dépendance. Ceux-ci ne peuvent donc pas entrer dans des rapports de force avec les administrations. Une invite à « faire médiation » entre les administratifs et les administrés s'avère dans les faits un non sens.

Par contre, ces citoyens fragilisés saisissent souvent cette opportunité d'expression avec le professionnel du champ médico-social pour non seulement survivre mais encore pour déposer leurs dilemmes d'existence.

Or, le dilemme se caractérise par une absence de solution (sinon ce n'est pas un dilemme, c'est le déni de la contradiction ou le refoulement de l'un de ces termes). Lorsque le citoyen en souffrance le dépose dans les lieux offrant une possibilité d'expression, il le transfère « chez » le professionnel. Cet intervenant est donc sollicité pour entreprendre une « médiation » puisqu'il est placé dans cet entre-deux nourri par les deux réalités contradictoires et indissociables du dilemme. Bruno Tricoire dénomme cette intervention « La médiation sociale du second ordre » qui consiste à se placer en situation d'impuissance du point de vue du troisième terme en vue d'approcher avec le concours du citoyen en souffrance les deux autres termes de son (ou ses) dilemme.

Pour témoigner fidèlement de cet héritage social et humaniste de Bruno Tricoire, difficile à saisir et à transmettre par l'écriture et le discours puisque s'agissant d'une relation en situation d'impuissance interactive, je m'appuierai sur des faits notables de mon cheminement d'intervenant à ses côtés.

Devant assurer l'ouverture et l'organisation d'un centre d'alcoologie ambulatoire à Saint-Nazaire en 1975, je vécus des débuts déroutants car totalement imprévus. Avec les deux collègues secrétaires, professionnelles d'accueil, je dus « accueillir » de nombreuses personnes qui étaient en « demande » sans présenter le symptôme attendu... Ces consultants exprimaient leurs désarrois et/ou leurs souffrances en relatant leurs dilemmes situationnels. Mais leurs deux termes contradictoires étaient occultés et « soignés » par une fixation de ces consultants sur la conduite addictive d'un proche. De même, les professionnels consultants se montraient diserts sur la personne addict qui les consultait mais qui leur confiait bien d'autres problèmes que celui de leur addiction. Ce public inattendu déposait donc ses dilemmes d'expérience à l'accueil dont voici les trois grandes figures.

D'abord, les consultants les plus nombreux étaient les proches d'une personne addict « absente » qui faisait lien non seulement au sein de la famille mais désormais à l'extérieur avec un centre d'alcoologie. Ces proches formulaient confusément cet inconciliable :

- *comment aider une personne addict à consulter et à se soigner alors que celle-ci se montrait outrée par une telle insinuation calomnieuse ?...*

Ensuite, les professionnels médicaux et sociaux apprenant l'ouverture d'un centre d'alcoologie, consultaient celui-ci pour savoir comment procéder face à cette impasse redondante :

- *comment faire avec les proches et certains professionnels de proximité qui leur reprochaient de « ne rien faire » avec une personne addict qui les consultaient régulièrement, alors que cette « personne en question » sollicitait leur soin et leur aide pour bien d'autres problèmes que celui de l'addiction ?...*

Enfin, encore plus déroutant, certains consultants addicts, seuls ou accompagnés, exposaient aussi d'emblée à la secrétaire professionnelle d'accueil ce dilemme :

- *comment tranquilliser leurs proches qui demeuraient constamment fixés sur leurs consommations à domicile et à l'extérieur, « jusqu'à en faire une véritable maladie » ?...*

A l'époque, le médecin, les deux psychiatres et les deux assistantes de service social du centre s'opposaient à recevoir ces proches, ces personnes addicts sans « demande » ainsi que ces confrères et collègues puisque leur fonction d'alcoologue était de soigner et/ou d'aider la personne addict « en demande ».

Du fait de cette position, les professionnelles d'accueil vivaient un dilemme institutionnel et professionnel au sein de cet entre-deux où apparaissait cet antagonisme entre ces consultants en demande et ces intervenants du centre qui ne percevaient, non pas une demande, mais une plainte qui ne les concernait pas. Les collègues secrétaires d'accueil investissant cet interface du centre et du public où surgissait une masse d'informations considérables, n'en pouvaient plus et décidèrent communément de me solliciter en tant que responsable.

Percevant non seulement leur dilemme institutionnel et professionnel mais surtout leur solitude et notre méconnaissance d'intervenants de ce qui se passait dans cet espace déterminant de l'accueil, j'entérinais leur proposition de destiner dorénavant toutes mes consultations à ces consultants et à ces professionnels, tous aux prises avec leur dilemme situationnel. De la même manière que les professionnelles d'accueil, je prenais les mots des consultants et des professionnels et je les « reliais » sous leur contrôle. Surgissait alors un (ou plusieurs) dilemme d'existence ou bien professionnel et institutionnel.

A chaque fois que le dilemme était énoncé dans le langage de mon interlocuteur, celui-ci manifestait une forte émotion révélant à la fois une angoisse et un soulagement. Après un certain silence le demandeur clamait : « mais que faire ? ! » Qu'elles étaient mes solutions d'expert en de telles circonstances qui étaient supposées coutumières pour moi ?!...

Traduisant ma propre impuissance, je demandais au consultant de m'accorder son aide pour entreprendre une recherche commune, en y associant éventuellement toutes les personnes partageant sa préoccupation...

Après trois années de formation de 1979 à 1981 avec Bruno Tricoire, il s'en suivit avec lui un cheminement au moyen de rencontres régulières dont les co-interventions de formation. Je lui faisais part de mes questionnements intarissables par rapport à mes propres conduites face à l'« épreuve des dilemmes » des consultants toujours déstabilisant pour l'intervenant.

Délicatement Bruno m'encouragea à considérer ces « éprouvantes relations » de professionnel « ne sachant pas » ce que pouvaient faire l'un et l'autre, comme un « apprentissage » à me placer assidûment « du point de vue du troisième terme », cet « entre-deux contenu et émergeant des deux réalités contradictoires du dilemme ».

Tonifié par sa permanente confiance, je changeai progressivement de « posture ». Pour démontrer ma réelle impuissance à mon interlocuteur je renonçai à solliciter son aide de peur de nous donner l'illusion de pouvoir exercer une puissance potentielle totalement imaginaire et irréaliste.

Pour ce, j'en vins à inviter mon interlocuteur à définir ensemble le problème commun que nous pourrions appréhender. Ce faisant, nous déconstruisions un rapport d'aidant/aidé afin d'amorcer une relation d'« entraide » à partir du dilemme, différent mais convergent, de chacun. Voici cette question introduisant une singularité et une narrativité à deux chercheurs s'aventurant dans l'imprévisible et l'indécidable :

- *comment pourrions-nous vivre cette expérience éprouvante, l'un avec son dilemme d'existence (ou professionnel pour un intervenant consultant) et l'autre avec son dilemme d'intervenant, en co-entretenant avec notre propre confusion et notre propre incertitude ?...*

En adoptant cette posture d'impuissance le plus « fidèlement » possible, (attitude très chère à Bruno), je « m'obligeais » à répondre « de » cette question (c'est-à-dire « un engagement » aux côtés du consultant comme le formulait Bruno) puisque le dilemme était transféré et déposé chez l'intervenant.

L'addiction étant une fausse solution à « un vrai problème », pour reprendre les propos de Bruno, je partais avec le consultant ou le professionnel consultant, à « La recherche du tiers inclus » et du « problème tu ». Je prenais alors le dilemme exposé par tous les bouts et je parlais de mon propre dilemme d'intervenant « afin de » co-cœuvrer à une « libération » du jeu addictif (et non à sa « solution ! »).

Bruno me rappelait sans cesse que le symptôme de l'addiction – comme tout symptôme – est un « pharmakon » : « à la fois » potion (magique ?) et poison, poison et remède, problème et solution, régression et potentialité d'évolution. En effet, la dépendance vient combler le manque à être « et » celle-ci est une conséquence d'une tentative d'indépendance.

Je m'appuyais donc sur les deux dilemmes observés communément pour faire :

- d'une part « médiation » avec le consultant entre les deux termes de notre dilemme respectif et,
- d'autre part « médiation à distance » avec le professionnel me consultant, lui-même en situation de médiation entre son consultant et l'ensemble de la famille et des professionnels de proximité de ce consultant. Ce professionnel qui me consultait était

généralement désigné implicitement comme médiateur entre tous, ayant leur propre dilemme, par la famille et tous les professionnels impliqués ô combien nombreux. Famille et professionnels composaient ce que nous avons dénommé la « situation d'addiction ».

En conclusion, dans les moments redondants de l'épreuve du doute du chercheur « ne sachant pas » les déterminants du jeu additif toujours changeants et adaptatifs, et en mouvement interactif, trois messages stimulants me guidaient comme des lanternes de tempête :

- « *comment identifier un doute avec certitude ?!* » clamait Raymond Devos que je citais et qui faisait beaucoup rire Bruno,
- « *quel est le problème de la définition du problème ?* » me serinait Bruno citant Jean-Louis Le Moigne,
- « *ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait* », me rappelait Bruno citant Mark Twain.

Merci Bruno pour tous tes précieux legs.

Saint-Nazaire, le 28 Août 2018,

André ROBERT, Médiateur social et familial, Médiateur à distance, Coordonnateur d'un Groupement d'Intérêt public en addictologie, Formateur à Kairos Nantes, Promoteur de l'association Intermédiations de Saint-Nazaire, Retraité militant au sein de cette association.

## Bruno TRICOIRE

### SA RENCONTRE AVEC YVES BAREL A ETE DECISIVE

Par Daniel PAPINEAU

Bruno nous a quittés tôt, le 30 avril dernier. Bruno est toujours là. C'est toujours trop tôt quand il s'agit de quelqu'un qu'on aime. C'est toujours une perte quand il s'agit d'un de ces êtres rares, rare par son intelligence. Haute. Rare par sa complexité. Puissante. Rare par son intérêt et son ouverture aux grandes questions du monde et aux autres humains, du plus illustre au plus oublié, de leurs balbutiements à leur profondeur. Bruno nous a quittés comme on part en voyage et qu'on ne donne plus de nouvelles. Une simple absence. Il est toujours là, perché sur mon épaule, juste un peu derrière, me glissant quelques mots. Parfois de retenue et de prudence, car il en avait beaucoup. Parfois de truculence, car il n'en manquait pas. Toujours d'horizons de pensée, car son savoir, ouvert, transversal, sa mémoire rarement prise en défaut, sa profonde connaissance des œuvres des uns et des autres recueillent respect et affection. Alors pour tout ceci, et parce qu'il aurait détesté, probablement, qu'on écrive sur lui une forme d'oraison, je choisis d'en parler au présent.

Peut-être parce qu'il est né du côté de Cholet, petite ville du Maine et Loire, et qu'il a planté sa base de travail en province, à Nantes, Bruno se méfie des lieux officiels de la culture et des mondanités. Il se sent bien auprès *des petites mains du social*, expression qu'il adore et emprunte aux personnes du Quart Monde qu'il a tant aimé côtoyer. Là où il aurait aisément pu choisir une carrière universitaire, c'est à la mise en culture du travail social qu'il consacre son existence professionnelle, mêlant recherche intellectuelle et confrontation aux pratiques d'accompagnement. Il se méfie de la confusion entre savoir prétendu et culture authentique, posture de savoir et recherche réelle. Les rapports entre théorie et pratique recueillent toute son attention, dans cet espace délicat où se déploient des scènes de *pharmakon*, il sait que tout remède peut devenir poison, et inversement. Rien ne l'effraie tant que la connerie, l'inculture, les terribles réductions et simplifications, *les identités meurtrières*, l'incapacité humaine à se décentrer, à s'intéresser à autrui, à oublier sa petite vie, pour préférer s'enrichir par la lecture de tous ceux qui nous enseignent et nous tendent l'esprit. « *Je cherche quelque chose qui puisse me faire bander l'esprit* », pourrait-il dire, empruntant à Cocteau, qui produise « *un effet de vérité* », s'appuyant sur Derrida.

Quels souvenirs que le partage sur l'exceptionnelle densité de l'opuscule d'Alain Badiou : *L'éthique : Essai sur la conscience du mal*. La conscience de la violence mémorielle que les hommes font aux hommes le conduit à lire, puis écrire sur Girard, à trois mains. Face à la vacuité de l'existence humaine, en pied de nez, Bruno n'aime rien tant que Desproges et Coluche pour leur sens de l'humour et du paradoxe, Yves Barel pour son puissant décodage des arcanes et figures du paradoxe, les chansons de Bertin, Ferrat et Brassens pour leur humanisme au franc parlé anarchiste. Le *Manuel de savoir vivre à l'usage des rustres et des malpolis* lui sert ainsi de référence amusée. Beaucoup lui prêtent une ressemblance avec Georges Brassens. Je crois qu'il aime bien.

Bruno a toujours froid. Il porte un pull, même l'été, l'abandonne seulement sous les tropiques, fussent-elles celles du cancer. Se méfiant de l'artificielle séparation du corps et de l'esprit attribuée à Descartes, c'est à l'esprit des auteurs qu'il se réchauffe, ainsi qu'au corps des vins du sud que nous aimons tant et partageons dans des moments où convivialité et vitalité des débats s'enlacent avec magie. Ah ! les Pic St Loup, les St Chinian, les Madiran, les Bandol, sans compter les Bourgognes, hérités, eux, de tradition familiale... Bruno s'étonne toujours que tant



de gens formés ne se servent pas de ce qu'ils sont censés avoir appris, scandant: « *tout ça glisse sur eux comme sur une toile cirée ! ...* ». Sans doute parce que tant de mots sont vains, et si peu servent véritablement à la pratique, peu de cercles intellectuels l'ont ravi. Il en fut pourtant un.

Sa rencontre avec Yves Barel a été décisive. Comment un tel homme, économiste, historien, brillant, pouvait-il s'intéresser au Travail Social, à ceux qui tentent, petitement, dans l'ombre, de limiter les dégâts de la condition humaine confrontée à l'emballage technocratique, managérial et financier du monde ? « *La quête du sens. Comment l'esprit vient à la cité* », « *La marginalité et ses miroirs* », « *Systèmes vivants, invariance et changements* », « *La société du vide* », « *Le paradoxe et le système* »... autant de points d'orgue et de rencontres d'esprit. Parmi toutes les pensées bareliennes, une antienne a servi d'ancrage : « *Le travail social n'a de sens qu'à la condition d'être un travail sur le social* », restant, ensuite, plus qu'un leitmotiv, une ressource.

Sa rencontre avec Jean-Louis Le Moigne, toute autant décisive, est venue comme source de réconfort et de motivation, répétant à qui veut l'entendre la fameuse affirmation de Jean-Louis : « *nous souffrons d'une terrible inculture épistémologique !* ». L'A.E.M.C.X., l'Association Européenne de Modélisation de la Complexité est apparue comme un endroit où la pensée était possible, dans un esprit qui présidait aussi à l'école de Palo Alto et à Gregory Bateson, un maître parmi quelques autres. Dans le droit fil de ces rencontres qui ont tant compté, Bruno avale les ouvrages sur l'épistémologie, visite les conférences Macy, la cybernétique de premier et de second ordre pour lui préférer immédiatement la seconde, bien sûr, et se méfier à jamais de tout ce qui pouvait participer à robotiser l'existence humaine, à confondre le programme et le projet, la planète Béta et la planète Alpha, s'engouffrant plus tard avec un immense plaisir dans les arcanes de la pensée d'un Bruno Latour, dans les méfiances érudites d'un Bernard Stiegler. Quels plaisirs de partager ensemble autour de ces enjeux. Tard, le soir, après une journée de travail et une réunion, poursuivre au Q.G. improvisé et régulier, au centre de Nantes, autour d'une épaule d'agneau, cuisinée lentement, 5-7 heures durant. Le patron cuisinier sait qu'on terminera tard, que le restaurant sera fermé. Il tirera les rideaux, guettera notre arrivée et nous recevra avec joie dans son petit restaurant ne comptant guère qu'une dizaine de places, là où il aurait pu dormir déjà depuis longtemps. La chaleur humaine est au rendez-vous. La simplicité aussi. Chaque fois, Bruno surprend, par un bon mot, un lien surprenant, un auteur découvert, un livre qui lui a tenu la main, la nuit. Bruno dort peu. La nuit, il guette les idées qui passent, tel un « *mouvement vers une inconnue* », mise en mots qui le tient. Il dort peu et lit vite. Le côtoyer rend modeste quant à sa force de travail, de persévérance, de lecture et de pensée. Le côtoyer affame de culture épistémologique qui, seule, permet d'approcher un peu le monde, en distinguant les niveaux logiques, naviguant comme Escher entre forme et fond, au milieu des hiérarchies enchevêtrées d'Hofstadter, telles des algues de posidonie. Il est bien difficile de lui faire découvrir un auteur, un livre juste paru qu'il n'ait pas déjà lu. Les étagères de la librairie Vents d'Ouest à Nantes, et Sauramps à Montpellier, recueillent toute sa gratitude et son excitation. Terminer sa journée de labeur en s'y rendant sent bon l'espoir d'une découverte impromptue.

Bruno a toujours cet Art du langage mêlant simplicité et complexité, sérieux et humour, parler simple et amour du concept. D'ailleurs, pour ceux qui le connaissent bien, autant Bruno incarne la clarté dans sa parole, autant ses écrits apparaissent codés, surcodés, truffés de références, tant et si bien qu'ils fascinent autant qu'ils mettent à distance nombre de convaincus. Le lire, le relire permet d'interroger ses formulations et de leur trouver sans cesse de nouvelles références en échos. Sans nul doute, de ses livres, celui qui retient l'attention est *La médiation ou le génie du Tiers*. La collection dans laquelle il est paru l'a ravi. Comme une reconnaissance qu'il ne recherche pas mais à laquelle il goûte avec plaisir, lui qui incarne avec Kairos ce que Jean-Louis Le Moigne appelle avec élégance « *sa façade Atlantique* », et que Bruno aime à

rappeler. Sans doute parce que Bruno aime beaucoup Jean-Louis. Probablement parce que le travail social est un métier de l'ombre, et qu'un bon mot, un clin d'œil peuvent offrir un viatique. Le Tiers, la médiation, ces deux fils d'Ariane, l'ont tenu du début, avec *Intermédiation St Nazaire*, à *Kairos Nantes*, l'institut qu'il a créé et auquel nous sommes si heureux de participer de notre mieux. En s'appuyant sur Isabelle Stengers, spécialement sur *Cosmopolitique Tome 7*, il invite à toujours faire l'effort de commencer par distinguer entre besoin d'*expertise ou de médiation*, postulant l'intervenant social comme diplomate en action, et proposant de toujours terminer par une question épistémologique modeste mais essentielle: «*est-ce que cela vous intéresse ? ...*».

L'homme parle peu, rarement pour ne rien dire. Il aime les silences, regarde intensivement, avec un œil tendre et plein de malice. Ses silences sont pleins. Ils invitent à la pensée, forment un recueillement, telle une cellule de moine retirée dans la montagne. Bruno se méfie des costumes. Il aime à s'habiller simple. «*Regarde, les banquiers et les commerciaux sont toujours très bien habillés. Un peu comme si, moins la tâche est noble, plus l'apparence veut trompeuse. On pourrait en faire une règle*». J'ai souvenir de l'avoir vu chausser ses santiags pour se rendre à l'université, forme d'incarnation de son sens du voyage et de son rapport au sol. Bruno éprouve un profond respect pour les petites mains du social, pour ceux qui chaque jour consacrent leur temps à aider nos concitoyens à se dépatouiller de *la misère du monde*. Loin des projecteurs, dans des métiers où la rémunération est inversement proportionnelle au temps et à l'énergie déployée, sans reconnaissance ni remerciements. *Les fantassins du social* comme les nommait Bourdieu. Cette attention au travail social surprend, tant elle n'est pas commune. Bruno dénonce souvent la violence faite aux travailleurs sociaux, ces généralistes à qui on confie les problèmes les plus insolubles, tout en leur reprochant de ne pas souvent y parvenir, là où les spécialistes bégaiement. «*A se demander si la complexité de la formation des individus n'est pas inversement proportionnelle à la complexité des problèmes qu'ils ont à résoudre* » répète-t-il à l'envie. L'ouvrage de Dany Robert Dufour, *Le bégaiement des maîtres*, lui plaît, particulièrement. Bruno cultive la solitude. Elle laisse la place aux livres. Un livre, on n'y est jamais seul. Il est peuplé d'êtres parlants qu'on y rencontre intimement, au-delà de la vie et du temps. Ses silences sont constitutifs de son être, y compris lors de ses remarquables prestations orales. Ses silences pleins y interrogent la présence de l'autre, l'y invitent au dialogue, laissant le temps nécessaire pour penser, ensemble, son expérience propre. L'interaction y est première.

Sans doute Bruno Tricoire fait-il partie de ceux qui ne créent pas d'école officielle, laissent peu d'écrits derrière eux, mais dont la parole auprès de ceux qui l'ont connus, sa force de pensée laissent une trace indélébile. Bruno est un maître, au sens asiatique du mot. Il enseigne, inspire, guide, et prête généreusement sa confiance, son temps, incarnant l'esprit du Don d'un Marcel Mauss et l'invitation au voyage d'un Tobie Nathan, entre médecin et sorcier... Un maître, un compagnon de route et un ami. Sans doute parce que «*Le premier problème est de savoir poser le problème* », sa capacité à problématiser, son sens de la formulation font mouche dans nombre d'intitulés de formation dans lesquels il trouve une mise en mots parvenant à faire apparaître sous les problèmes la complexité des *dilemmes*. Il nous faudrait, un jour, nous y consacrer pour en faire recueil. Même chose pour sa pratique des *lettres ouvertes aux familles*, qui permettent de lier littérature, concepts et travail familial, en s'appuyant sur la *partialité multidirectionnelle* d'un Nagy, pour *méta communiquer* l'indicible, qu'il soit celui d'un non-dit, d'un secret de polichinelle ou les contours ombragés d'un secret de famille. Elles s'inspirent du conte systémique, et proposent via métaphores et méta communications, des portes ouvertes aux changements. Faire en sorte que chaque membre de la famille puisse s'y sentir compris, pris en compte et non à parti, reformulant ainsi différemment ce qui jusque-là était tu ou problématique, créant les conditions nécessaires d'une ouverture, voire d'un recadrage. La complexité, les

dilemmes en situation, les scènes de pharmakon, les paradoxes, la modélisation, la prépondérance de la question sur la réponse, sont quelques-uns des fers de lance de sa pensée. Alors, pour nous aider, nous formateurs, nous penseurs, nous travailleurs sociaux, dans notre tâche, souvent ardue, il propose une méthode, une petite aide à penser, précise-t-il avec modestie, celle du M.I.D.R.A..Le M.I.D.R.A. est une méthodologie d'aide à la modélisation de la complexité.

**M.I.D.R.A.\*** : M. comme Modèle, I. comme Implications, D. comme Dilemmes, R. comme Reformulation, A. comme Alternative

### **M.I.D.R.A.**

**M.** comme Modèle, **I.** comme Implications, **D.** comme Dilemmes, **R.** comme Reformulation, **A.** comme Alternative.

**M** car il faut commencer par LA RECONNAISSANCE DES MODELES (REFERENCES, AXIOMATIQUES, FINALITES ...)

=► Construire un « modèle des modèles » qui s'appuie sur une double lecture de la réalité : distinguant

- le niveau mythique ou idéologique (absolu du couple – de la famille : ce qu'ils disent ...)
- le niveau phénoménal ou comportemental (ce qu'ils font...) en tant que cette « réalité » représente l'autoréférence des personnes, ou des groupes concernés, c'est-à-dire comment chacun voit midi à sa porte. Penser à toujours relier les problèmes locaux à des questions et terme que constitue leur rapport (*concurrent, antagonique, complémentaire*, comme dit Edgar Morin)

=► Susciter et solliciter d'autres points de vue (renvoyant à d'autres modèles) en élargissant les « parties prenantes » de la situation.

**I** pour LA RECHERCHE DE LA TRADUCTION CONCRETE DES IMPLICATIONS DE CES MODELES :

=► Expliciter très concrètement, le plus prosaïquement possible, les implications (les implicites) du, des, modèles dans la situation au plan de la vie quotidienne (habitudes, règles, places, rôles ...) et dans la vie de relation.

« *Le passage de l'implicite à l'explicite ne change rien, et cependant il change tout* » rappelle si besoin Isabelle Stengers

**D** Pour la nécessité impérieuse d'identifier LES DILEMMES EXISTENTIELS et RELATIONNELS EN SITUATION :

=► Nommer, sans vouloir résoudre, les dilemmes générés par la crise ou le blocage du rapport entre les niveaux Mythique et Phénoménal. Cela peut passer par une restitution orale ou écrite de la « contradiction » : ) « *d'un côté ... de l'autre ...* », par un travail métaphorique, toute médiation permettant l'énoncé « logique » d'une réalité « illogique ». (changement de niveaux, explicitation des implicites, travail du paradoxe...)

Là aussi, Isabelle Stengers est une aide :

« *Le diplomate doit s'associer à un « nous » qui ne s'identifie pas à une solution mais à l'hésitation quant au problème* »

« *Se maintenir à la hauteur des impasses et paradoxes* »

« *Toujours rendre les risques discutables et les enjeux perceptibles* » .

« *Instaurer le doute comme valeur* »

**R** Passer par une REFORMULATION DU PROBLEME (OU SYMPTOME) COMME SOLUTION AUX DILEMMES maintenant qu'on a identifié les MODELES ? leurs

IMPLICATIONS et les DILEMMES qu'ils entraînent. Sans cette reformulation, on ne sait pas ce qu'on sait...

=► Redéfinir et re contextualiser les problèmes dans leurs fonctions et sens comme manifestation d'une intelligence de la situation, et tentative (malheureuse, voire dramatique) de trouver solution ou issue aux impasses produites.

Stengers, toujours :

« *Ce n'est pas de religions ni de croyances que nous manquons mais de théologiens capables de la faire exister par les mots* »

« *Le travail thérapeutique est un déchiffrement d'obligations* »

« *Il faut penser la bouche pleine* »

« *Il nous faut Inventer les mots qui ralentissent le problème* »

**A** et enfin, fondamental, parvenir à l' : INVENTION D'ALTERNATIVES

=► Chercher / construire, avec les personnes concernées et/ou en élargissant l'évaluation à d'autres personnes/groupes ressources – des scénarios alternatifs aux impasses vécues et néanmoins compatibles avec ce que peut supporter la situation. (boucle de retour aux modèles, implications ...). Sans cette recherche d'alternatives, le lien au concret et au potentiel changement sont perdus.

Là encore, Stengers nous aide :

« *Ce qui importe est la création d'une nouvelle histoire* »

« *Le participant doit coopérer à l'invention alors même qu'il en complique le processus* »

« *L'autre ne nous complique pas l'existence. Il nous force à en reconnaître la complication* »

« *Chaque dimension qui fait contrainte peut avoir l'instabilité du pharmakon ... remède ou poison ... obstacle ou opportunité ... réinvention ou trahison* »

« *Activement agnostique est la question cosmopolitique* »

A mon maître et ami, le 13 août 2018,

Daniel PAPINEAU, Kairos

Ndlr : On trouvera une présentation contextualisée de « La méthodologie MIDAS, : *Un ('modèle' possible)* dans le texte de la contribution de Bruno Tricoire à l'ouvrage collectif **AGIR ET PENSER EN COMPLEXITE, - TEMOIGNAGES DE MISES EN ACTES** (Dir. Dominique GENELOT & Marie José AVENIER, 2012), p. 295-303

## BRUNO NOUS A TOUJOURS ACCOMPAGNÉS

Par l'Association « INTERMEDIATIONS » de Saint-Nazaire

Bruno Tricoire est l'un des membres fondateurs de l'Association Intermédiations créée à la suite de la dissolution du Centre de Formation Continue des Travailleurs Sociaux de Nantes (CFCTS) où il intervenait comme formateur.

Cette association avait deux objectifs :

- la formation continue des Travailleurs Sociaux
- et un axe militant dans le but de diffuser et promouvoir les théories systémiques et de la complexité.

L'association Intermédiations de Nantes s'est éteinte il y a vingt ans mais son siège se transféra à St-Nazaire puisque son groupe d'entraide, initié par André Robert, était actif. Celui-ci offre toujours, au rythme d'une fois par mois, cette possibilité d'entraide et d'aide aux professionnels du social et de la santé, aux élus et aux retraités aux prises avec des dilemmes institutionnels.

Dans ce groupe nous nous sommes nourris des concepts chers à Bruno qui venaient éclairer et soutenir notre réflexion collective autour des problématiques amenées par les membres du groupe en difficulté dans leur institution.

Bruno, intéressé par notre démarche, était adhérent à l'association et a participé à plusieurs soirées de réflexion où nous sollicitons son éclairage. Nous avons pu également l'interpeller au cours d'une lecture « collective » d'un de ses textes difficile à appréhender individuellement. En effet, il s'agissait d'un extrait de son livre « La médiation sociale : le génie du tiers ».

, personnellement et par ses écrits, et sa pensée continue à être vivante dans la démarche associative et « constructiviste » que nous poursuivons en tant que citoyens dans nos contextes de vie sociale.

Nous sommes reconnaissants à Bruno pour l'intérêt qu'il nous a toujours témoigné.

*Le 6 Septembre 2018*

Pour l'association « Intermédiations » de Saint-Nazaire, La Présidente, [Dominique Babin-Richard](#).

## BRUNO TRICOIRE : PENSER AUTREMENT

Par Marie-José AVENIER

J'ai fait la connaissance de Bruno Tricoire lors d'une Rencontre du Réseau MCX/RIC à Aix en Provence, vraisemblablement celle de 1996. Il était venu de Nantes accompagné d'un ou deux de ses collègues de la société Kairos.

Je me souviendrai toujours de ma grande surprise d'apprendre, lors de mon premier échange avec ces personnes qui œuvraient dans le champ du travail social, qu'elles avaient trouvé extrêmement éclairant un texte que j'avais récemment écrit sur le thème « stratégie organisationnelle et complexité ». Ne connaissant pas encore les réflexions et actions que ces acteurs développaient, je ne m'attendais pas à ce que des praticiens du travail social puissent trouver un quelconque intérêt à la lecture d'un texte que des collègues de mon propre champ d'expérience trouvaient quelque peu exigeant !

L'intervention de Bruno Tricoire lors de cette Rencontre nous a rapidement permis de comprendre la profondeur des réflexions de cet homme de grande culture, sa volonté de penser autrement, et l'authenticité de son engagement dans la pensée complexe pour appréhender les situations problématiques au sein desquelles il avait à intervenir

Le tourbillon de la vie, *le poids quotidien des « urgences » qui imposent sans délai des réponses « concrètes » et « efficaces »* comme Bruno les caractérisaient malicieusement en 1996, ont fait que j'ai connu ses réflexions et ses travaux essentiellement à travers les communications qu'il présentait lors des Rencontres MCX dont il était un habitué. Les titres de ces communications révèlent le regard décalé avec lequel il concevait ses interventions dans le champ du travail social et agissait: agir dans l'indécidable (Poitiers, 1997) ; l'accompagnement au changement : une fidélité aux possibles (Poitiers, 1998) ; le sens au dépourvu du sens (Aix en Provence, 1999) ; le réalisme du possible (Paris, 2011)....

L'exemple qu'il donne en 2011 d'une action-recherche qu'il a conduite sur l'accompagnement de processus d'insertion illustre bien ce décalage dans le regard. Plutôt que de poser l'insertion en solution à des déficits ou des manques qu'il convient de combler (en termes d'aide financière, de formation, de soin...), il propose de se demander si l'insertion n'est pas plutôt un problème en ajoutant, avec Yves Barel, *tant il est dur d'être normal quand on n'a pas les moyens de l'être.*<sup>1</sup>

Ses propos apparaissaient parfois déroutants. Par exemple, lorsqu'il expliquait en 1998 sa conception des processus d'accompagnement au changement dans les termes suivants : *leur projet d'une « écologie cognitive » (...) procède d'une éthique des situations qui implique, pour l'intervenant, d'assumer les dilemmes entre « répondre à » et « répondre de » marqués au coin de son dessaisissement et son impouvoir.*<sup>2</sup>

En tout cas, ses propos étaient toujours questionnants et ouvraient la voie à l'invention de pistes d'action novatrices.

Les stimulations interpellantes récurrentes de Bruno vont nous manquer.

<sup>1</sup>Tricoire B. (2012), « Le réalisme du possible », in Genelot D. et Avenier M.J. (dirs.), *Agir et Penser en Complexité avec Jean-Louis Le Moigne. Témoignages de mises en actes*. L'Harmattan, Paris, p. 295-305.

<sup>2</sup>Tricoire B. (2000), « L'accompagnement au changement : une fidélité aux possibles », in Avenier M.J. (dir.), *Ingénierie des pratiques collectives. La cordée et le quatuor*, L'Harmattan, Paris, p. 155-159.

## **BRUNO TRICOIRE**

### *POUR MOI COMME UN PHARE*

Par Bruno TARDIEU

Bruno a été pour moi comme un phare. C'était une sécurité intérieure de savoir qu'il existait.

Cela a commencé lors de ma toute première rencontre avec Jean Louis Le Moigne. Un de mes frères, Hubert, avait eu l'intuition que mon travail de recherche sur la nature de l'aventure ATD Quart Monde pourrait trouver des résonances (résonner comme raisonner ensemble) dans le travail de Jean Louis Le Moigne. C'était pour moi un rêve de renouer avec mon côté ingénieur puisque j'avais quitté 10 ans plus tôt mes recherches d'ingénieur en modélisation de la complexité pour rejoindre ce combat de libération aux côtés des plus démunis. Un rêve de faire se reconnecter des pans de moi-même. Je l'écoutais, il m'écoutait mais cela me semblait trop beau pour être vrai, ce lien trop improbable entre misère et penser la complexité -- personne ne me suivrait.

Comme pour emporter le morceau Jean Louis me parla de Bruno Tricoire. Travailleur social, formateur de travailleurs sociaux, il avait bien perçu que vouloir changer la situation des plus précaires en les introduisant dans des procédures bien étudiées et en ne touchant rien au reste de la société était une gageure, voire un piège pour tout le monde – travailleurs sociaux, populations pauvres, et citoyens de tous milieux toujours plus certain que rien n'est possible. Bruno Tricoire avait fait la démarche de le contacter, suggérant que la pensée complexe, admettant de l'incertain, regardant le contexte et les liens systémique pourrait avoir un impact sur cette réalité, et rendre compte des trésors d'ingéniosité que doit développer le travailleur social si il veut être en prise. Il cherchait cela alors que son métier devenait de plus en plus canalisé dans des procédures à appliquer, dûment conçues et inspectées par des énarques non praticiens

Alors si Bruno Tricoire existe, et qu'il a fait lui aussi ce lien entre lutte contre la précarité et stratégie dans la complexité, entre simplisme et échec des efforts, j'ai une chance moi aussi de lier ATD Quart Monde et la pensée complexe. La suite nous a donné raison la rencontre très fécond

Puis un beau jour j'ai fait plus que me réjouir de savoir que Bruno existait, je l'ai rencontré. Jean Louis nous avait demandé de monter ensemble une table ronde dans un colloque 'Agir et Penser en Complexité'. Brefs courriels très incisifs de part et d'autres, pas besoin de se coordonner, Bruno voulait surtout qu'il se passe quelque chose - qu'on raconte chacun quelque chose et qu'on réfléchisse. Plus tard que je suis devenu pour un temps responsable de la formation à ATD Quart Monde international.

L'histoire qu'il a racontée m'est restée sans cesse présente, comme un repère nouveau et indispensable. Il raconta une formation de professionnels, de trois jours de formation, dont le cadre proposé par les employeurs mettait en porte à faux les formés ; une gêne s'installait, quelque chose d'artificiel installait une impossibilité de penser et de se former. Et puis à un moment, à la frontière du temps de formation, un soir à 18h 05 -- c'est fini mais les gens traînent

un peu -- quelqu'un esquisse une parole sur ce cadre qui fait mentir. Et là Bruno saisi le moment, provoque la conversation, impose à la direction de faire face, fait réfléchir tout le monde. Toute la formation, dit-il, s'est jouée dans ces 10 minutes, dans ce moment de vérité, *le Kairos*. Quand on est formateur, on ne peut pas tricher ; courage et vérité vécue enseignent plus que tout le reste.

Depuis, à mes moments de découragement dans ce très long combat militant contre la misère, je vérifie que j'ai toujours le numéro de Bruno, et garder la possibilité de l'appeler et lui dire « j'aimerais prendre un temps sabbatique chez toi ». Je ne lui ai pas dit. Je suis heureux de vous le dire, et vous dire que c'est ce genre de rencontre qui permet de dépasser les découragements et s'engager sereinement et dans le temps long.

Bruno TARDIEU, directeur du centre de mémoire et de recherche Joseph Wresinski